

JOURNAL TENU PENDANT LE SIEGE DU FORT
SAINT-JEAN, EN 1775, PAR FEU M. FOUCHER,
ANCIEN NOTAIRE DE MONTREAL

—
Antoine Foucher
—

Originaire de la ville de Bourges (paroisse Saint-Jean-des-Champs), Antoine Foucher était le fils de Jean-Baptiste Foucher et de Claude Baudin. Il vint s'établir à Montréal vers 1740 et s'engagea dans le commerce. Le 7 juin 1746, M. Foucher était nommé notaire royal pour les seigneuries de la rive sud du gouvernement de Montréal, avec résidence à Verchères. Le 25 juin 1749, sa juridiction était étendue aux côtes nord du même gouvernement, puis, le 16 mars 1751, à la ville de Montréal. M. Foucher devint un des notaires les plus employés de la métropole. Dans les vingt premières années du régime anglais on pouvait exercer simultanément les professions de notaire et d'avocat. M. Foucher en profita pour se faire donner une commission d'avocat. Elle est en date du 22 octobre 1773.

En 1775, M. Foucher fut un des défenseurs du fort Saint-Jean, assiégé par les troupes du Congrès. Comme ses compagnons d'armes, il fut fait prisonnier.

En 1778, Joseph Howard, marchand à Montréal, ayant voulu se faire donner une licence exclusive de commissaire priseur, M. Foucher protesta vivement auprès du gouverneur Haldimand contre cette atteinte aux droits des notaires qui avaient toujours eu, dans la colonie, le privilège de vendre à l'enchère. Sa pétition à Haldimand a été conservée. Le style ampoulé du notaire Foucher était celui du temps. Il ne faut pas trop s'en étonner. Nous citons :

“Le 25 août 1778.

Monseigneur,

Plaise à Votre Excellence ouïr les plaintes d'un citoyen plus que sexagénaire.

“Notaire depuis vingt-quatre ans en ce gouvernement, avocat depuis quelques années, jaloux de remplir ses devoirs,

le ciel l'a gratifié de l'estime des honnêtes gens, et votre illustre prédécesseur n'a pas même dédaigné de l'honorer de sa protection.

“Près de la fin de sa carrière un ancien sujet de la Grande Bretagne voudrait s'il le peut, lui arracher des mains le pain qu'il mange à la sueur de son front, il le menace par voye étrangère de lui interdire l'usage de jouir des anciens privilèges dont ont joui de tout temps les notaires en ce pays, faisant partie de leurs fonctions ordinaires, assurant être le seul qui ait ces droits.

“Quoique prisonnier comme quelques autres au fort de Saint-Jean je n'ai importuné aucunement le gouvernement par mes demandes. Plusieurs, il est vrai, ont été comblé de gratifications; pour moi trop heureux d'avoir fait connaître mon zèle pour les intérêts du plus auguste des monarques notre très gracieux souverain, je me contenterais du fruit de mes petits travaux. Je suis prêt à la sacrifier au premier signal de votre volonté. Je n'en aurai jamais d'autre que celle de prouver à Votre Excellence le reste de mes faibles jours une obéissance aussi parfaite à vos ordonnances qu'une fidélité inviolable au gouvernement. Étant avec les plus respectueux sentiments,

“De Votre Excellence, le très humble, très soumis et très obéissant serviteur sujet,

Foucher (1)

Le gouverneur donna raison à M. Foucher et les notaires, grâce à son intervention énergique, conservèrent leurs privilèges.

M. Foucher décéda à Montréal le 5 février 1801.

Il fut le père du célèbre juge Louis-Charles Foucher.

Nous ignorons si le *Journal* original du notaire Foucher existe encore. En tout cas, la copie reproduite ici, qui est conservée aux Archives du Canada, à Ottawa, est bien authentique, ainsi que le prouvent les lettres de MM. Amable Berthelot et Hugues Heney qui suivent.

(1) J.-Edmond Roy, *Histoire du notariat*, vol. II,

Lettre de M. Amable Berthelot

Ce *Journal* m'a été donné par mon beau-frère, feu Joseph Badeaux, notaire des Trois-Rivières. Il le tenait de son frère, feu Jean Baptiste-Badeaux, notaire du même endroit. Ce dernier l'avait copié sur l'original, que son auteur lui avait communiqué. La lettre de l'honorable H. Heney, gendre du juge Foucher, du 28 août 1826, dit que le père de ce dernier a tenu un journal de ce qui s'est passé au siège du fort St-Jean, comme on peut le voir dans cette lettre ci-annexée. Mon beau-frère Badeaux m'a dit que le père de ce dernier était ami du père du juge Foucher, et que c'est par ce moyen que son père s'était procuré ce journal pour en prendre une copie. Je connais l'écriture de ce manuscrit pour être celle de feu J.-B^{te} Badeaux, ancien notaire des Trois-Rivières, le père de mon beau-frère. On voit par la lettre de M. Heney que l'auteur du mémoire s'appelait Antoine et non Amable ainsi que l'on voit à la page 44 de ce journal. C'est moi qui ai corrigé la faute qu'a faite le copiste et qui ai écrit Antoine au-dessus du mot Amable. On sait généralement que ce M. Foucher est mort à un âge très avancé, ce qui cadre bien avec ce que dit le rédacteur de ce *Journal* lorsqu'il se qualifie de *vieillard de faible jambe* comme on peut le voir à la page 5 et surtout à la page 46 de son *Journal*. Une chose me confirme en la persuasion que j'ai que ce *Journal* est du notaire Foucher, c'est la piété sincère qu'on y observe partout, et particulièrement lors de son retour à Chambly: je le vois là tel que son fils le juge Foucher me l'a souvent dépeint.

Québec, 26 novembre.

A. BERTHELOT

Lettre de l'honorable Hugues Heney

Montréal, 28 août 1826

Mon cher monsieur et estimable confrère,

Je reçois à l'instant, et dans la chambre du grand jury dont je suis membre indigne, votre lettre du 22. Les ours ont toujours eu une certaine réputation de franchise au moins, jointe, il est vrai, à quelque soupçon de brusquerie.

Je laisse de côté cette dernière qualité pour m'en tenir à la première. Vous savez que je suis ours, to all intents and purposes, mais je vous assure que je suis très flatté d'avoir une occasion quelconque de correspondre avec un homme que j'estime autant que vous et que je me sens quelque obligation au siège de St-Jean de m'avoir procuré cette bonne fortune. Venons à nos moutons. Mr Antoine (et non Amable) Foucher, père du juge, était un des nobles défenseurs du fort St-Jean, il a tenu un Journal que M. Foucher croit avoir dans ses papiers, mais le feu a passé chez nous en 1819 et ce qui n'a pas été brûlé tout à fait a été passablement culbuté, je me ferai un vrai plaisir d'en faire la recherche, un plus grand de pouvoir vous obliger, surtout parce que je connais et rend justice pleine et entière à vos patriotiques intentions, mais je suis obligé de vous demander quelques jours de répit à cause des occupations de la Cour. Je crains néanmoins de ne pas trouver ce journal n'ayant pas mémoire de l'avoir vu dans les papiers de M. le juge. Je ferai de mon mieux.

Veillez bien me croire, avec la plus haute considération,

Votre très obéissant serviteur,

H. Heney

Journal

1775, septembre, 18.

Pierre, fils de Michel Beauchamp, de la Masecouche, arriva tout essoufflé, disant qu'il avait vu deux ou trois cents Bostonnais au delà du pont, à demi lieue de S^t Jean, qui s'y retranchaient après avoir saisi quatre charrettes chargées de provisions pour S^t Jean et nos bêtes à corne, et que le pont était déjà démanché. A l'instant on cria aux armes. Cent soldats avec le capitaine Strong munis d'une pièce d'artillerie et 100 volontaires partirent pour leur donner l'attaque. M^r de Belètré s'opposa à mon départ, me pria de prendre soin de notre baggage et je restai aux tentes avec cinq ou six volontaires *viellards* ou *faibles jambes comme moi*.

Arrivés à l'ennemi nos gens reçurent le premier feu, puis firent leurs décharges de fusil et du canon qui dura une

demi-heure, puis l'ennemi quitta le champ de Bataille, revenant sur leurs pas, nos gens reçurent une seconde décharge à la pointe d'un bois où quarante hommes de renfort (probablement) étaient embusqués, reçurent une seconde fusillade, au bruit de laquelle ce que nous étions resté de volontaires au fort, nous courûmes, à l'instant de notre départ nous vîmes arriver les sieurs Toker et Hazen, son domestique, prisonniers, nous fûmes jusqu'au pont, mais sans nécessité, nous revîmes avec nos gens, deux d'entre eux morts et un blessé, savoir M^r Baubien des Ruisseaux, autrement d^t Desauvier, volontaire de M^r de Longueuil, et un soldat du vingt six et un autre soldat du même régiment dangereusement blessé.

Nous avions dans cette action cinq sauvages pour nous qui firent prisonniers dans le second feu ce chef du Sault dont je viens de parler qui nous avait conseillé le matin de nous rendre, quelqu'uns d'eux étaient d'avis de le tuer, mais la plus forte voix opina à Lui donner quantité de coups de poings et le renvoyer à son village dire qu'on n'avait pas besoin de coquin comme lui et qu'il ne se trouva jamais à pareille rencontre, il en fut quitte pour cela.

Pendant ces deux feux notre fort avancé et notre barque n'ont cessé de faire jouer leur artillerie sur l'ennemi pendant trois heures, l'ennemi y a répondu avec la même chaleur mais ses boulets n'approchaient de dix arpents de notre fort, à l'exception de deux dont l'un vint mourir au pied d'un parapet et l'autre dans le flanc, mais hors d'une courtine sur un terrain ferme où M^r Williams fut le chercher, on trouva que c'était un boulet du douze.

Durant la canonade, comme nos embrasures étaient fort ouvertes et que les boulets venant au fort aurait pu battre et tuer bien du monde tout le long des deux courtines, à chaque coup de canon, tous les officiers, soldats et volontaires, de retour du feu mettaient ventre à terre, je demandai pourquoi n'en sachant pas encore la raison, on m'en dit le sujet et je fis ensuite comme tout le monde, non sans effroi, je l'avoue, les premières fois, mais avec éclats de rire les autre fois, voyant souvent qu'on se mettait dans la boue.

Septembre, 19.

Le reste de la journée et la nuit belle, furent tranquilles. Aujourd'hui nous avons donné la sépulture à M^r Baubien, à un arpent du fort, sans aucun bruit pour ne point effrayer nos découvreurs et encore moins avertir l'ennemi par le bruit de nos fusils que nous avons perdu quelque homme.

Nos cinq sauvages viennent de partir pour Montréal et ont emmené avec eux le sieur Pitre Johnson.

A dix heures, on nous a crié aux armes et de rentrer au fort mais c'était une fausse alerte, nous en avons eu une seconde également fausse à quatre heures.

Notre soldat blessé à l'affaire d'hier vient de mourir et on l'a enterré. M^r Monin avec deux habitants volontaires ont fait une découverte au sud de la rivière St-Jean et n'ont rien rencontré.

A onze heures, dans la nuit, un volontaire canadien en faction, a tiré un coup de fusil, on a pris aussitôt les armes, M^r Monin y a couru et s'est aperçu qu'il avait tiré sur des chevaux à ras du bois par méprise, on changea aussitôt ce factionnaire. Un quart d'heure après deux autres factionnaires, près du bois devant le premier fort en firent autant l'un après l'autre, on y courût et l'on ne vit rien. La nuit était extrêmement obscure, ce fort envoya en l'air trois pots à feu, à un quart d'heure de distance l'un de l'autre. Nous fûmes environ trois heures de garde, les armes à la main, le long des parapets de notre fort, mais un orage s'étant élevé on nous permit de nous retirer; cette pluie dura toute la nuit.

Septembre, 20.

A une heure après-midi, l'ennemi nous a tiré deux coups de canon d'une de ses barques, sur notre bateau d'observation, notre barque y répondit à l'instant et notre canon du fort ne cessa de tirer pendant une heure et demie; pendant ce temps nous étions avec nos armes le long des parapets observant attentivement si l'ennemi n'approcherait point. Entre les 9 à 10 heures du soir, deux de nos sentinelles à la vue de quel- qu'ennemi tirèrent deux coups de fusil; à l'instant nombre de coups de fusil partirent de toutes parts, tant de nos forts que du côté de l'ennemi, tellement que nous eumes peine à nous replier au fort avancé pour y rentrer; la nuit très obs-

cure nous empêchant de voir les banquettes qui étaient sur les fosses, M^r de Montesson, chevalier de St Louis, s'y laissa choir : nous nous rangeames le long des parapets comme de coutume et y restames une heure et plus, durant quoi nos canoniers envoyèrent plusieurs pots à feu le long du bois et tirèrent plusieurs coups de canons où l'on pensait l'ennemi caché. Il n'y eut aucun accident de cette fusillade sinon un cheval à Mad^{me} Babuty qui fut tué le long du bois.

Un soldat des nôtres pour lors en faction dans un poste avancé ne pouvant approcher de nos forts se coucha le ventre à terre, près du bois laissa calmer le feu, puis cria à nous et rentra dans le fort, le reste de la nuit qui fut très froide, fut tranquille.

Septembre, 21.

Nos volontaires dispersés les uns dans les forts, les autres étant rentrés dans leurs tentes, fatigués du trouble de la veille se contentèrent des vivres qui leur restaient, n'en prirent point d'autres et se dédommagèrent par le sommeil. A une heure après midi l'ennemi nous a tiré deux coups de canon, on lui a répondu de notre fort pendant une heure. A cinq heures notre bateau d'observation a reçu à quatre ou cinq arpents de notre fort avancé, une décharge de trois coups de fusil partant du bord du bois, ce bateau muni de 6 hommes leur a fait plusieurs décharges ainsi que notre fort à coups de bombes et de canons.

M^r Preston, commandant, nous a fait quitter nos tentes qui étaient entre les deux forts pour coucher sous un appenti dans le fort avancé au pignon de la maison. A l'instant la pluie a pris, nous y avons passé une rude nuit, étant couché sur le bois tête bêche et presque les uns sur les autres, n'ayant d'autres matelats que nos couvertes. Dans la nuit un grand bateau et une berge bostonnaise ont passé à la dérivation, au sud de la Rivière, près notre barque; la barque a tiré un coup de canon et nos matelots ont fait une décharge de la mousqueterie dessus, on courût après ne voyant et n'entendant personne remuer, ont trouvé dans le bateau 5 quarts de lard, un quart de farine, un quart de biscuit et un Bostonnais qui s'était endormi dans le bateau et ne s'était éveillé qu'au bruit du feu, cette dérivation avait été occasionnée

par les pluies. L'homme trouvé dans le bateau rapporte que dans l'affaire du 18 arrivée au pont, ils ont perdu sept hommes et ont eu sept hommes de blessés, dont un Canadien, qu'ils avaient avec eux 30 canadiens habitants, qu'il y en avait de plus 100 autres à leur camp d'en haut et 20 sauvages, que 700 Bostonnais détachés de l'Isle aux Noix forment leur camp à la grosse pointe et y font des retranchements pour leurs batteries, pour nous attaquer dans nos deux forts, qu'ils ont 3 mortiers et 16 pièces de canon. La nuit a été mouilleuse et froide.

Septembre, 22.

A huit heures, notre fort avancé a tiré quatre coups de canon et deux bombes sur la grosse pointe. A midi un soldat ennemi a deserté vers nous, le fusil sur le dos, la crosse en l'air, nous a confirmé la batterie qu'ils établissent à la grosse pointe, dit qu'il y a 300 hommes à leur camp, 500 qui nous ferment le passage et deux cents de répandus dans les côtés avec les sauvages pour recruter des Canadiens. Il dit que la famine est dans leur camp, qu'il est le premier déserteur, mais que bientôt on en verra beaucoup d'autres, depuis son arrivée notre fort pendant plus d'une heure a fait feu du canon et de la bombe.

Il dit qu'une de nos bombes hier au soir leur tua deux hommes. Il rapporte de plus que la garnison de la Chine, composée de douze hommes et un sergent a été fait prisonnier. Nous avons distingué cinq à six coups de canon, paroissant venir du côté de la ville, et 3 coups de fusil tirés sur le bois de S^t Jean.

A quatre heures tous les volontaires avec Messrs Mac-kail et Monier ont été jeter à bas trois maisons proche notre premier fort, pour empêcher l'ennemi de s'embusquer, pendant cet ouvrage partie des volontaires en faction dans le bois, tandis que l'autre travaillait à les jeter bas. Le S^r Adonaant à qui l'une de ces maisons appartenait, posté dans le bois avec les Bostonnais fit décharge de son fusil sur M^r Monin mais ne le blessa point.

Pendant cet ouvrage soixante de nos soldats ont été à la maison de M^r Hazen pour prendre ses moutons, pour la subsistance de nos forts; à leur arrivée à la maison un Ca-

nadien qui était venu demander le logement pour trente Bostonnais pour la nuit fut les avertir, aussitôt cinq Bostonnais de la garde avancée firent feu sur nos gens mais n'ont pas tiré davantage, le feu de nos soldats les incommodant trop, nous n'avons eu aucun blessé, nos gens sont revenus sans moutons, personne n'ayant voulu leur enseigner où ils étaient, ils ont amené au fort le fermier de M^r Hazen sa femme et leur fils.

Le domestique de M^r Hazen fait prisonnier le 18 passé était allé avec eux pour montrer les moutons, mais il leur échappa et est réfugié au camp des Bostonnais.

Nous nous sommes couchés à l'ordinaire et une demi heure après nous avons entendu une décharge d'environ 20 coups de fusil partant du bois audessus de notre fort avancé dont les balles passaient par dessus notre fort, nous prîmes les armes et nous rangeames le long des parapets comme de coutume, nos bombes et canons ne cessèrent de jouer pendant plus d'une heure, puis nous nous retirames d'une belle nuit tranquille.

Septembre, 23.

Ce matin à neuf heures notre fort avancé a envoyé plusieurs bombes et tiré plusieurs coups de canon sur l'ennemi, nos volontaires ont retourné abbatre la maison de Mad. Babuty et une autre proche de notre p^{er} fort, qui est la maison de M^r Christie.

A midi est arrivé un second déserteur qui dit que la maladie de dissenterie règne parmi eux: que leur nombre est de deux mille hommes y compris ceux qui sont au retranchement qui nous ferment le passage, qu'ils n'ont plus ni Canadiens ni Sauvages, que cependant il leur en vient quelques uns de temps à autre qui s'en retournent au bout de quatre ou cinq jours, et qu'aucun d'eux ne veulent prendre les armes; que toute l'artillerie consiste en un obusier un peu plus fort que le plus beau des nôtres, trois petits mortiers, de 6 canons, dont un de douze qu'ils se retranchent au coteau des pruches, qu'ils comptent amener leurs canons sur des traîneaux et nous donner l'attaque sous trois jours pour nous prendre d'assault; qu'ils croyent tous que nous n'avons que de simples retranchements et non deux forts; que plusieurs

soldats se proposaient de désertre comme nous l'a dit le premier déserteur ; mais que M^r de Montgomery leur avait appris qu'on les pendait chez nous à mesure qu'il en paraissait. Il rapporte qu'ils ont perdu hier d'une de nos bombes qui a éclaté en l'air deux de leurs hommes. Adonaant avec un Canadien découvreur pour l'ennemi viennent de tirer deux coups de fusil sur notre garde avancée que l'on avait posé dans le bois pour couvrir ceux qui démanchaient les maisons. Depuis l'arrivée de ce déserteur on a envoyé plusieurs bombes sur l'ennemi. Nous apprenons par ce déserteur qu'ils n'ont que 30 bateaux. Toute l'après midi et une partie de la nuit notre fort avancé a fait grand feu sur l'ennemi tant de la bombe que du canon.

Notre bateau d'observation qui est maintenant ce grand bateau venu dernièrement à la dérive chargé d'une pièce de douze a fait une décharge sur le camp ennemi et en a reçu une décharge de leur mousqueterie sans recevoir aucune blessure.

Nous apprenons par le dernier déserteur qu'Adonaant qui a fait la guerre contre nous, a été arrêtée aujourd'hui par leurs gens et conduit prisonnier à leur barque.

Ce matin, à notre lever, nous avons observer que l'ennemi a fait jeter à bas cette nuit quelques pruches sèches qui nous assignaient l'endroit où ils dressent leurs batteries. Toute la journée on a tiré bombes et canons sur l'ennemi. La nuit a été tranquille et assez belle.

Septembre, 25.

Ce matin avant le jour Messieurs Monin, Hertel et Rouville ont été à la découverte et ont approché à la faveur de la brume à quinze ou vingt pas d'un factionnaire et seraient tombés au milieu du garde de trente hommes si ce factionnaire qui avait la toux ne les eut averti, ils ont entendu les Bostonnais parler, qui disaient il n'est pas encore temps de nous assembler, les travaillants ne sont pas encore arrivé; nos découvreurs disent qu'ils sont campés au dessus de la petite Rivière et qu'ils n'ont pas plus de trois quarts d'arpents de bois à couper devant leurs batteries pour arriver au désert.

A neuf heures, M. Mackay nous a emmené plusieurs volontaires avec quinze soldats pour nous poster en faction à l'entrée du bois pour faciliter en bateau le transport des débris des maisons qu'on avait jeté à bas et ce pour remplir une ligne de communication d'un fort à l'autre. Pendant cette manoeuvre on a découvert une cinquantaine de Bostonnais qui cherchaient à nous surprendre en nous cernant au dessus du bois. A notre retour au fort on a aperçu dans la traverse deux femmes en canot qui avaient peine à aborder; cinq hommes en un bateau ont été au devant d'elles, c'étaient les fermières de M^r Hazen qui se sauvaient de sa maison pillée par trente Bostonnais et trois Canadiens; ces femmes n'ont pu garantir du pillage que leur linge et hardes seulement, tous les meubles et animaux de M^r Hazen ont été enlevés. Notez, que le Sr Hazen est parti d'ici sans armes, avant hier au soir avec le Chevalier Lorimier par Montréal sur sa parole d'honneur et le cautionnement de tous ses biens pour se justifier auprès de Mr le Gouvernement, de s'être trouvé à l'affaire du 18, dans une des maisons près de laquelle s'est passé la fusillade avec nos gens.

A deux heures après midi, on a lancé à l'eau fort heureusement un Rogalet, portant 30 rames, muni d'un canon de 24 avec plusieurs cris de joie et au bruit de plusieurs coups de canon et bombes; une heure après l'ennemi campé dans le bois de St Jean paroissant deux à deux vinrent faire plusieurs fusillades sur les gens du rogalet avec des Bisayens, notre bateau d'observation avec son canon de douze s'étant retiré au large leur a tiré plusieurs coups après quoi l'ennemi du grand camp avec deux pièces de canon a tiré sur notre barque, d'un premier coup il a emporté un haut banc et a enlevé un éclat du mat, du second coup a frappé notre barque a brisé son entrave et d'un autre coup l'a percé à son vibord à quatre pieds en avant. Ce bâtiment s'est retiré aussitôt à terre; l'ennemi témoin de sa confusion a crié hourras cinq à six fois; depuis le jour finissant jusqu'à minuit, toujours dans la même direction, les bombes de l'ennemi nous ont occupé, nous faisant mettre souvent le ventre à terre, crainte d'en être blessés, car elles tombaient près de nous.

Dans la journée le canon de l'ennemi a fait un peu de fracas, un coup a percé la porte d'entrée au premier fort et a

égratigné la maison de Mr Christie, un second a donné dans une fenêtre et un troisième est venu mourir au pied d'un parapet de notre fort.

Septembre, 26.

Ce matin nous nous sommes aperçu de la désertion de six de nos volontaires de Machiche savoir : de Carte, Madore Desjardins, Adam Labranche; Joseph Hamelin, Joseph Chaîné et Cisile. Comme nous nous étions dispersés dans les deux forts par les éclats de bombes, quelques uns d'entre nous ayant couché au camp, nous avons, avant de nous rendre à nos postes, été visité les bombes éteintes dans la terre et les éclats dispersés des bombes.

A deux heures après midi, il nous est arrivé un troisième déserteur qui nous a assuré qu'il n'y avait dans leur camp que 600 hommes y compris deux compagnies de 70 hommes chacune arrivées d'York avant hier, ce qui leur avait fait crier hurras; au moment il nous assure qu'ils n'ont que deux mortiers à l'un desquels les bombes ne s'adonnent point, qu'ils remplissent leurs bombes à mesure qu'ils veulent nous les envoyer au nombre de douze et qu'ils n'ont encore que deux canons de montés dans l'ance, qu'ils sont dans l'eau jusqu'aux genoux et qu'ils n'ont que deux grandes Marquises pour les couvrir, n'ayant point de couvertes. Il rapporte qu'on nous a pris dans le chemin de St Jean deux Messieurs venant de Montréal, portant bourse: que leur général a reçu une lettre du Congrès, où on lui mande de se dépêcher s'il voit jour à faire quelque chose, on lui annonce l'arrivée de deux Battalions à Québec qui viennent à notre secours. Il dit de plus que la nuit qu'on envoya de notre fort quelques pots à feu dans le bois, l'alarme était si grande en leur camp que chacun quitta son poste, se retira dans le bois et qu'il ne resta personne à la garde de leur artillerie, pendant toute la nuit, pourquoi le Capitaine d'Artillerie fut mis à la garde du camp, on rappelle le Commandant du Camp, mais il n'a pas voulu quitter la partie, pourquoi on lui a envoyé ces deux compagnies de 70 hommes.

Tout le reste de la journée et la nuit ont été tranquilles à la pluie près qui nous a beaucoup incommodé. Les volontaires en partie ayant fait faction cette nuit.

Septembre, 27.

La pluie n'a cessé qu'à trois heures après midi. Notre fort a envoyé sur l'ennemi plusieurs bombes et boulets, on nous a répondu avec vivacité jusqu'à six heures, et un de nos soldats du 26^e a été renversé par un bois chassé par un boulet, qui l'a frappé avec contusion au bras. Ce boulet a percé de travers en travers le haut de notre premier fort, a porté une roche dans le lit d'un officier qui ne faisait que d'en sortir. Une bombe vient de tomber dans l'angle de notre fort avancé au pieds du Sr Boulanger et Salaberry qui s'en sont éloignés à chatton, mais cette bombe s'est éteinte dans la terre qui était mouvante et n'a fait de mal à personne. La nuit a été tranquille à la pluie près qui tombait à verse.

Septembre, 28.

Ce matin on a déterré une bombe au milieu de notre camp, approchant du calibre des nôtres. Sur les dix heures nous avons vu passer douze Bostonnais ou environ, le long du bois du côté du Sud, on a tiré dessus deux coups de canon chargés à mitraille, ils nous ont nargué par une fusillade dont les balles avaient peine à passer le milieu de la Rivière.

A midi, il nous est arrivé deux soldats déserteurs qui disent que Mr Montgomery leur général restait à la grosse pointe avec 500 hommes et deux pièces de canon, qu'il n'y avait au camp qui fait journellement feu sur nous que deux pièces de canon et deux mortiers, dont un ne ne pouvait servir, avec deux cents hommes, qu'à la communication fermée ils en avaient cinq cents, et mille hommes de répandus dans les côtés du Sud, qu'il n'y a que deux canons dans chacune de leur barques et sur chacune de leurs deux batteries flottantes, ils rapportent qu'un de leurs canoniers a eu les tripes au vent d'une de nos bombes, et un autre une jambe cassée d'un coup de canon, et un habitant tué sur la grève ce matin, d'un de nos canons.

Il dit de plus que ce matin Mr Montgomery a fait partir dix sept bateaux pour aller chercher des vivres à la pointe et un gros mortier à Carillon, que leur Général leur avait dit que Montréal était pris et que Mr Preston notre commandant lui avait fait offre de nos forts moyennant les honneurs de la guerre; et qu'il l'avait refusé; mais que cette nuit il

nous prendrait d'assault. Après deux heures la pluie a reprise le feu a recommencé de nouveau de part et d'autres, nous n'avons eu de feu que la peine de mettre souvent le ventre à terre ou plutôt dans la boue.

L'un de ces déserteur dit qu'un de leurs officiers étant venu à la découverte ces jours derniers du côté du sud de la Rivière, recommanda approchant vis à vis de nos forts, à ses gens de n'avoir point de peur; mais qu'ayant pilé sur une branche sèche, il avait eu lui même peur, et qu'à son exemple son détachement et lui prirent la fuite et fuient encore.

L'un de ces déserteurs dit encore que dans une affaire arrivée ces jours derniers à la longue pointe, le Colonel Allen a été fait prisonnier par Sieur Pitre Johnson mon pensionnaire et qu'on l'a mené à la frégate.

Septembre, 29.

A l'heure de la Diane nous avons reçu deux coups de canons de l'ennemi sans lui répondre; à dix heures six sauvages Iroquois venus du camp de communication ont ressous à travers le bois, à notre camp sans armes; trois d'entre eux saouls et les autres non; il nous ont dit qu'ils étaient chargés de la part des Bostonnais de dire aux Canadiens de notre parti de se retirer qu'ils avaient promis à leurs femmes affligées de leur faciliter le passage et leur en frayer le chemin, et une demi heure après l'ennemi de son camp nous a fait la canonade avec accompagnement de bombes notre fort avancé leur a répondu pendant une heure; ces sauvages nous ont confirmé la prise du Colonel Allen, ils disent de plus que de cette action il y a eu dix huit prisonniers Bostonnais et Canadiens, ils disent que deux Népissing porteurs de cette nouvelle ont été faits prisonniers par la garde avancée du camp de St Jean et conduits à leurs barques, Garnestagon, l'un des sauvages du Sault nous a dit qu'ils allaient voir Mr Montgomery pour savoir ce qu'ils devaient faire de mille piastres que les Bostonnais leur avaient envoyés, savoir si ce don était sans retour ou non, voulant rester neutres, et craignant qu'en gardant cet argent, si les Bostonnais prenaient le pays cet argent ne les mit en risque de perdre leur Seigneurie, dans cette crainte ils gardent cet argent sans y toucher pour leur rendre. Il vient de tomber quelques fleurs de neige.

D'aillebout, sauvage arrivant du camp ennemi vient de nous engager de le suivre et a fait beaucoup d'instances pour cela à Mr Belêtre, disant qu'on nous prendrait d'assault dans la nuit, M. Montgomery lui ayant dit de rester dans nos forts pour en être témoin lui-même. Ce sauvage n'a resté de temps que pour bien boire et bien manger, puis s'en est allé. L'ennemi nous a seulement borbardé pendant une heure et demie, sans dommage et nous lui avons répondu à chaque coup par cinq bombes à la fois envoyées de notre fort avancé.

Mr Ritcheson Cap^t du 26 m'a fait l'honneur de m'envoyer par son domestique une bouteille de vin, sachant que je vivais au pain et à l'eau. Il a gelé cette nuit qui a été très froide.

Septembre, 30.

Nous avons reçu deux coups de canon de l'ennemi à l'heure de la Dianne, à huit heures leur feu a commencé.

Walran un de nos charpentiers vient d'avoir le bras cassé d'un éclat de notre galère, chassé par le canon, on lui a coupé le bras un peu plus haut, un autre charpentier a le coude déchiré du même coup. Nos Canoniers assurent que notre Canon vient de tuer un canonier Bostonnais sur la batterie, l'ayant vu enlevé sur un boyard. Un boulet venant de l'ennemi a frappé le long d'une meurtrière dans une barre d'anspec nous en a envoyé les éclats dans les vitres de la maison et un autre boulet a percé et brisé la petite porte de notre fort avancé. Sur les 4 heures une décharge d'environ trente coups de fusils est venu du bois sur notre même fort on leur a répondu et du fusil et de quelques coups de canons chargés de mitrailles. Toute la journée et partie de la nuit il y a grand feu de part et d'autre du canon. Nos tentes qui étaient encore montées entre les deux forts ont été en partie déchirées des boulets mais il n'y avait personne dedans. La nuit a été belle.

Toute la journée l'ennemi nous a canoné, aux approches de la nuit deux sauvages ont ressous au milieu de notre camp, disant que sans le bruit du canon ils auraient passé nos forts sans s'en appercevoir et sans le vouloir, ils nous ont confirmé la bataille contre le Colonel Allen. Nous ne pourions ici

faire trop *l'éloge des pauvres soldats compatissans à nos misères*, quoiqu'ils en eussent beaucoup plus que nous, travaillant tout le jour et montant la garde la nuit, au nombre de cent trente par chaque fois; *ces pauvres gens* retirés dans la boulangerie pour se chauffer quittent leurs places lorsqu'ils nous voyent approcher. *La nuit entière a été mouilleuse.

Octobre, 2.

On nous a retranché aujourd'hui la moitié de nos rations, en n'observant que nous n'avons eu du vin que les deux premiers jours, ayant manqué tout d'un coup, pendant quelques jours on nous en cédaît par grace à 40. La bouteille, mais à présent on n'en peut plus avoir. La faim ne nous fait pas encore souffrir, mais bien le sommeil que nous perdons par la dureté de notre couche, reposant sur le bois et n'ayant de matelats que nos couvertes seulement.

A la Dianne nous avons reçu deux coups de canon de l'ennemi, et de tems à autres il a fait la même manoeuvre, toute la journée le feu de notre fort n'a pas été si continuel. Sur les quatre heures l'ennemi a tiré du sud plusieurs coups de fusil sur notre barque à quoi la barque a répondu par quelques coups de canon.

Octobre, 3.

Après avoir essuyé une grosse pluie toute la nuit, le temps s'est éclairci au jour. L'ennemi nous a tiré deux coups de canon comme de coutume, mais sans réponse de notre part.

A dix heures un nommé Côté de Boucherville, Allemand de nation sortant de la barque pour quelques besoins, par ordre du Capitaine a été emporté d'un coup de canon qui lui a brisé la cuisse, on l'a porté à l'hôpital où il est mort une heure après, ayant témoigné désirer mourir catholique aux exhortations de Messieurs la Magdeleine et de Cuisy. Nous venons de voir des Canadiens en peloton le long de la maison de Mr Hazen, tous armés. Mr Marc Ingénieur qui ne s'effroie point du bruit du Canon ni du sifflement des boulets qui lui passent souvent près des oreilles, vient de visiter le toit sous lequel nous couchons, avec promesse de nous mettre un peu plus à l'abri des injures de l'air. A tout moment

nous voyons passer des Bostonnais le long du bois au sud de la Rivière sans tirer dessus, la barque cependant ainsi que notre fort avancé ont tiré chacun un coup de canon, mais il n'était plus tems, ils étaient hors de portée. Le soir approchant nous avons reçu cinq bombes de l'ennemi, on lui en a envoyé deux en réponse, la nuit belle a été plus tranquille que nous ne pensions ayant été menacé de l'assault, ce qui avait mis un peu d'alarme dans notre camp et nous avait fait faire bonne garde. Toute la nuit nous avons entendu le bruit de leurs bateaux, et nonobstant nos veilles il en a passé deux d'un camp à l'autre, sans qu'on s'en soit aperçu. C'est le St Dugand, Irlandais de nation, marchand de St Ours qui en était le guide, nos sentinelles ne s'en sont aucunement aperçus. Nous avons entendu dans l'après midi plusieurs coups de canon paraissant venir du côté de la ville ce qui nous a fait penser que c'était du secours pour nous, et en conséquence nous en avons ressenti beaucoup de joie.

Octobre, 4.

A quatre heures l'ennemi nous a envoyé trois bombes, notre fort y a répondu de quelques unes des siennes et du canon.

Depuis le matin nous les entendons bucher dans le camp d'en haut, nous pensons qu'ils établissent quelques nouvelles batteries.

A onze heures plusieurs Bostonnais ont paru du côté du Sud près la maison de Mr Hazen, notre Rogalet ou galère a approché d'eux leur a envoyé plusieurs coups de canon de vingt quatre accompagnés d'une fusillade qui a duré deux heures. Nos forts et la barque l'ont secondé de plusieurs coups de canons auxquels l'ennemi a répondu des siens, l'un desquels a déchiré un carreau de notre pavillon, un second coup a brisé une caisse de fusils et quelques fusils qui étaient dedans, dans la cour du premier fort ou maison de Mr Christie un coup de notre canon chargé à mitrailles a tué à notre vue un Bostonnais.

A quatre heures le canon de l'ennemi de la batterie d'en haut a frappé dans la hanche d'un de nos factionnaires du 7è posté entre les deux portes de notre fort avancé, cette homme n'a eu que le temps de proférer un *God damn* contre le factionnaire qu'il n'avait point entendu crier *shot*, qui veut

dire gare le boulet et mourut à l'instant, ayant rendu ses boyaux et répandu tout son sang.

A cinq heures Mr Monin officier ayant aperçu huit vaches le long du bois qui nous fermait la communication demanda à Mr le commandant trente ou quarante hommes pour les aller prendre, personne n'ayant voulu être de la partie, il y fut seul, en amena six à la faveur des coups de fusil de l'ennemi qu'il évita en caracolant, il avait été aperçu par des Bostonnais qui étaient au sud, près la maison de Mr Hazen qui tirèrent un coup de canon, ce qui fit partir du camp ennemi aussitôt plusieurs arquebuses, mais dont il n'a reçu aucune blessure. Mr Moquin, volontaire de Montréal a été chercher et nous a amené les deux autres vaches, on a eu soin de les amarrer à des cordes, crainte de leur retour à l'ennemi et elles paissent sous nos yeux : pendant ce trouble les canons et la bombe n'ont cessé de tirer sur l'ennemi jusqu'à six heures. Nous venons d'entendre l'ennemi crier cinq à six fois *hourras*, sans en connaître la cause. La nuit belle a été tranquille.

Octobre 5.

A cinq heures du matin l'ennemi nous a tiré deux coups de canon. On vient de tuer trois vaches prises d'hier pour nous donner le prais. Nos canadiens s'étant plaints de ne pouvoir vivre avec la livre de pain à laquelle nous étions réduits depuis le 22 du mois dernier, Mr Preston, commandant, leur a fait donner ainsi qu'à tous nos volontaires la livre et demie, tandis que les pauvres soldats qui travaillent nuit et jour et nous exemptent de la garde n'en ont que neuf livres par 8 jours.

Depuis dix heures et toute la nuit belle l'ennemi ne nous a rien dit, cela n'a pas empêché que nous ne lui ayons envoyé plusieurs bombes. Sur la fin du jour deux vaches venant du camp d'en haut nous ont fait l'amitié de se rendre nos prisonnières et on les a mis au piquet comme les premières.

Quelques habitants volontaires ont demandé à Mr le commandant la liberté de désertir du camp, alléguant qu'ils avaient entendu dire qu'il donnerait cent louis de sçavoir les volontaires à Montréal. Mr le commandant leur a répondu que cela était faux, qu'au contraire il était flatté de leur compa-

gnie, qu'il serait affligé de les voir risquer à tomber entre les mains de l'ennemi qui leur ferait certainement un mauvais sort; que ce conseil partait de l'affection seule qu'il avait pour eux; mais qu'il n'avait aucun droit de les retenir de force; nonobstant ces favorables avis, trois habitants de l'isle Perrot, deux Leduc et un Chenier volontaires du parti de Mr Mackay sont partis la nuit sans bruit.

La nuit a été belle et tranquille.

Octobre, 6.

Ce matin on nous a donné un second prais des vaches nouvellement prises.

J'ai pris le thé ce matin chez Mr Williams, capitaine d'artillery avec ses deux lieutenants et enseigne, avec du lait des vaches prises avant hier. Ce monsieur m'a fait le plaisir de me prêter quelques livres pour adoucir l'ennui de mon exil.

A dix heures quelques Bostonnais curieux, se promenant le long du bois au sud de la rivière, ont engagé le capitaine de notre goélette de leur envoyer cinq coups de canon qui les ont fait retirer dans les bois. Mr Preston le commandant a eu l'attention de faire distribuer du tabac à nos fumeurs volontaires.

Notre goélette et notre fort avancé ont fait feu du canon toute la journée, l'ennemi a répondu à ce feu depuis quatre heures seulement jusqu'à six heures. Le sixième coup de canon ayant brisé le coin d'une embrasure, le boulet est venu mourir au pied de notre hangar aux poudres.

Toute la journée nous avons entendu le bruit des haches de l'ennemi dans le bois par le travers et vis à vis une courtine de notre fort avancé, il nous a tiré de cette partie plusieurs coups de fusils auxquels on n'a pas daigné répondre. Sur les dix heures nous avons compté exactement dix coups de canon semblant partir de la prairie même en deça et sur le chemin de St-Jean.

Depuis 7 heures jusqu'à dix heures l'ennemi nous a bombardé d'un seul mortier, à chacun de ses coups notre fort lui a envoyé cinq boulets et deux grosses bombes dans deux obusiers. Rien n'était plus beau que celui qui avait troublé l'ennemi pendant une nuit belle et éclairée de la lune.

A neuf heures l'ennemi nous a tiré trois coups de canon auxquels on n'a daigné répondre. Notre ingénieur a occupé tous les soldats la journée entière à faire des épaulements pour nous garantir du canon et pour ce faire à tout culbuter les terres de notre fort avancé. De temps à autre pendant tout le jour l'ennemi nous a canoné, et partie d'eux a travaillé à faire des retranchements du côté du sud vis à vis notre premier fort, ou maison de Mr Christie.

A quatre heures nos canoniers avec une vingtaine d'hommes de troupes et émigrants ont approché du retranchement, et pendant deux heures le canon de 24 monté sur le Rogalet, ainsi que notre mousqueterie ont fait un grand feu sur l'ennemi, la réponse a été égale; pendant deux heures nos forts ainsi que la barque y ont répondu de la bombe et du canon. Nous y avons eu trois blessés, le sergent des canoniers a eu les joues percées d'une balle sans fraction à la bouche; le docteur Miller a reçu une balle derrière le cou, blessure légère, et un soldat aussi blessé légèrement au bras. L'ennemi composé de plus de Canadiens que de Bostonnais nous a chanté pouille en passant à la faveur du calme et du serein le soleil se couchant, à quoi quelques femmes domestiques dans notre fort leur ont répondu en leur criant: *tia, tia, goretts*. Le calme a duré jusqu'à minuit où la pluie a reprise de nouveau.

Octobre, 8.

La pluie a continué jusqu'à deux heures, l'ennemi nous a tiré de temps à autre quelques coups de canon. Mr le commandant ayant appris que quelques Canadiens volontaires n'avaient qu'une chemise sur le dos bien sale et déchirée leur en a fait distribuer quinze de traite qui restaient au magasin.

Ce matin un peu avant le jour Messrs Mackay et Monin ont été avec une vingtaine de volontaires sur le camp de Mr Montgomery pour faire quelques prisonniers, en sont revenus à 11 heures, à l'entrée du bois Mr Monin a conduit l'avant garde et Mr Mackay l'arrière garde par deux sentiers différents. Un peu entrés dans le bois Mr Mackay a fait rencontre d'un de nos émigrants, âgé d'environ 18 ans qui désertait vers l'ennemi avec trois chemises sur le corps et deux dans ses poches. Il prit le parti de revenir avec ce déserteur après l'avoir joint, huit Bostonnais le ventre contre terre les

rencontrèrent au retour marchant à quelques pas d'eux. Le Sr Rainville les aperçut et en avertit Mr Mackay, aussitôt six d'entre eux relâchèrent et deux les mirent en joue. Mr Mackay leur cria de se rendre, mais ne paraissant point de cet avis, il ne donna point le temps à celui qui visait sur lui, le temps de tirer, il lâcha son coup de fusil et les deux hommes restant parurent tomber à terre, puis se relevant aussitôt, l'un d'eux qui paroissait n'être point blessé mit de rechef Mr Mackay en joue, le sieur Rainville brûla une amorce sur lui, et le sieur Corbin proche d'eux, lâcha vivement son coup de fusil sur le premier qui probablement avait déjà reçu le premier coup lui passa trois balles dans le corps, nos volontaires ayant tiré au même instant, le second reçu trois coups de fusil, l'un dans l'épaule qui le lui fracassa, un second dans l'oeil et l'autre dans la hanche on apporta le premier dans une couverture et il mourut en entrant dans notre premier fort. Mr Monin qui arriva à l'instant atteignit le second avec le dit Sr Corbin et l'ayant pris chacun par un bras le firent passer par dessus un arbre pour lui donner le temps de changer ses souliers qu'il avait en pantoufle et le conduisirent au premier fort, un de nos volontaires ayant ramassé son fusil crochi d'une balle, le premier avait 7 ou 8 coups de fusil. On amena l'émigrant après l'avoir lié avec une mèche à canon dans la calle de la barque, nous apprenons par ce pauvre prisonnier blessé que nos six déserteurs du 27 du mois dernier sont prisonniers à leur barque :

Ce prisonnier nous assure qu'il n'y a que mille Bostonnais dans leurs différents camps y compris ceux qui sont répandus dans les Côtes du Sud qu'ils ont avec eux 200 Canadiens au retranchement près la maison de Mr Hazen. Ce même homme dit que les effets du Roy aux Trois-Rivières ont été enlevés par leurs gens. Il a entendu dire que Mr Prescott doit venir cette semaine à notre secours avec du renfort. Depuis ces prisonniers faits qui étaient suivis de 200 hommes qui venaient à la découverte. Le canon et les mortiers de l'ennemi n'ont cessé de faire feu, une bombe a éclaté à six verges de notre appenti et de celui de Mr de Belètre et s'est étouffée, une troisième dans la cour du premier fort près de la porte : on estime qu'elle pesait 150 lbs, une autre a tombé sur le parapet du même fort.

Un coup de canon a rasé le toit de la grange et de la maison de notre fort, a enlevé quelques bardeaux; a percé le mur de la chambre de Mr Williams, au second étage et le boulet est venu tomber dans le tambour sans faire mal à personne. Un autre coup a rasé les fesses d'un soldat à la porte de notre fort avancé. Il en est tombé par terre; Mr Robertson présent lui a incizelé le derrière à l'instant avec une lancette, ce qui l'a fait revenir aussitôt, sans apparence de plus grande blessure. Le coup de canon qui a passé en la chambre de Mr Williams est arrivé à 4 heures, environ une demi-heure après que j'en suis sorti ayant diné avec lui et ses Messieurs avec qui j'avais aussi pris le thé ce matin.

Sur le soir Mr Richerville accompagné du bonhomme Leduc de l'isle Perrot sont partis pour Montréal chargé d'une lettre de Mr le commandant, pour donner avis de notre position à Mr le général.

Octobre, 10.

L'ennemi nous a donné le bonjour comme de coutume par quelques coups de canon. A deux heures et demie a ressout une jeune femme d'environ 20 ans, au milieu du camp ayant un gros paquet sur le dos, disant qu'elle allait à Chambly, qu'elle avait payé un Bostonnais pour la guider dans le bois, jusqu'au dessous de nos forts, Mr de Longueuil a été au devant d'elle, l'a fait entrer dans la tente de Mr le commandant qui était à table avec plusieurs officiers et le soupçonnant de porter quelques lettres, l'a envoyé dans la tente du sergent Guay pour la faire fouiller par sa femme, mais ne lui ayant trouvé aucun écrit le sergent l'a conduit hors de nos forts et l'a mis dans la soute du camp de Mr Montgomery.

Cette femme rapporte qu'il est arrivé à Mr Montgomery 200 hommes de renfort, deux pièces de canon de douze, à l'arrivée desquels ils avaient crié 5 à 6 fois *hourras*.

A quatre heures l'ennemi nous a canoné et bombardé si vivement qu'on ne savait plus où se réfugier dans notre fort avancé pour éviter la bombe, il en a tombé 9 ou 10 dedans les environs l'une de 150 lbs pesant a tombé dans les fossés d'en haut, il a fait un puits de la largeur de dix pieds sur 5 à 6 de profondeur, nous a envoyé dans le fort plusieurs lopins de

terre, dont quelques-uns pesaient plus de 100 lbs avec un éclat de 12 à 15 livres.

Une autre a tombé sur le coin du pignon de la maison où était appuyé notre toit et celui de Mr Belêtre tandis que la mèche brûlait encore la bombe a roulé sur le toit de Mr Belêtre a tombé et éclaté à l'instant sans autre dommage faire que de couvrir nos deux toits d'éclats de bombe, de briques, de terre et de mortiers dont personne n'a été blessé, j'étais fort tranquille à genoux pendant ce tapage.

Une autre a tombé près des latrines, a chassé une roche dans l'entourage qui en a détaché une planche qui a porté dans le dos de deux officiers pour lors sur les dunettes qui furent si surpris, qu'ils partirent tous les deux la culotte à la main, ce qui donna sujet de rire aux factionnaires répandus dans la cour du fort. Une autre a tombé entre la grange et l'épaulement. Une autre a tombé sur le bout d'une pièce près la poudrière. Une autre entre les deux fours en dedans des parapets du fort. Une autre au pied d'un canon. Une autre près de la tente de Mr Mackay dont les éclats ont volé comme poussière dans notre fort.

Et un boulet en passant nous a rogné nos chevaux de frise; tous ces coups n'ont blessé personne malgré la confusion où tout le monde était, les uns allant, les autres revenant à tout instant d'un côté du fort à l'autre.

Mr Gordon capitaine des grenadiers Mackay et Monin ont été pour observer le camp ennemi, se sont trouvés par surprise près d'une garde de 12 hommes. Mr Monin a tiré son fusil à deux coups sur une sentinelle; l'a entendu *Lord, Lord*, un officier à l'instant a demandé que diable est cela, et à l'instant 12 hommes de garde ont décampé et nos Messieurs sont revenus avant le jour.

Dans le soupçon où l'on était qu'on devait nous livrer l'assaut nous avons resté près des parapets jusqu'à 10 heures, puis nous nous sommes retirés. La nuit claire et bien calme.

Mr le commandant a fait donner du tabac aux fumeurs et un misérable (coup) d'eau de vie à chaque homme, restant de quelques futailles.

Une bombe vient d'emporter une couverture au premier fort, ce qui a donné lieu d'ignorer pendant quelques moments si ce n'était pas un homme.

Dix-neuf bateaux de l'ennemi chargés de malades et de soldats dont le congé était expiré ont parti ce soir au nombre de 200 avec un colonel pour la Pointe.

Ce matin notre fort a envoyé quelques bombes à l'ennemi sans réponse de sa part. A onze heures l'ennemi a fait feu sur nous de deux canons braqués du côté sud, mais dont les coups portent dans le bois en passant plus de vingt pieds au-dessus de notre maison. Pendant plus d'une heure notre barque et nos deux forts l'ont riposté de leurs canons.

A deux heures Mr le commandant m'a envoyé par son domestique une bouteille de vin par présent, une demi-heure après il m'a envoyé un bouillon que j'ai partagé avec un de nos Messieurs malades, et un peu après Mr Gordon le jeune m'a apporté de la table du commandant une assiettée de *Ro...* de boeuf avec un morceau de pain, j'ai fait distribuer de ce boeuf ainsi que de la bouteille de vin aux Messieurs de notre toit et à un habitant malade qui couchait près de nous et j'en ai eu ma part. Sur les cinq heures l'ennemi a recommencé son feu, nous a envoyé un coup de canon et dix-neuf bombes, la troisième desquelles a tombé sur la grange au milieu de notre fort après avoir brisé le toit, le plancher du granier et celui de la cave, a défoncé un quart plein de grosse bière et une barrique où il y avait un restant de vin : en éclatant elle a brisé le restant des planches et a mis le feu à la grange, on l'a éteint promptement à la fureur des coups de canon : il faut observer que cette grange qui était l'azile des soldats dans le jour se trouve dans le moment vide de tout le monde par les conseils du Capt. Williams, toutes les autres bombes dans la même direction ont tombé dedans et près notre fort sans blesser personne. La nuit a été belle et tranquille.

Octobre, 12.

Nous avons reçu ce matin trois coups de canon de l'ennemi sans y répondre. Nos charpentiers ont passé la nuit entière à réparer le dommage fait à la grange par la bombe d'hier.

Le second prisonnier blessé le neuf de ce mois qui était frère de celui qui mourut en entrant dans le fort, vient de mourir et on l'a enterré près de son frère; ces deux hommes étaient des plus beaux hommes du camp de Mr Montgomery. Sur le soir notre fort a tiré dix coups de canon sur des habitans qui paraissaient le long de la maison de Mr Hazen. Toute la journée a été froide mais la nuit a été tranquille.

(La fin dans la prochaine livraison)

LE GRAND CONDE

Condé, le grand Condé, fut un des bons amis de la Nouvelle-France. Nous en avons la preuve par la lettre suivante du Père Paul Ragueneau, datée de Québec le 12 octobre 1661 : “ Celle qu’il a plû à Votre Altesse m’honorer, et la promesse qu’il vous a plû m’y faire de vous employer pour le bien de la Nouvelle-France auprès de Sa Majesté, lorsqu’il faudra nous procurer quelque puissant secours contre les Iroquois, ennemis de la foi, m’oblige d’avoir recours à elle maintenant qu’il est temps, et que si nous perdons l’occasion, ce pays est perdu. Le Roi et la Reine mère ont promis à M. Dubois d’Avaugour qui, cette année, nous est venu pour gouverneur, que l’an prochain il aurait un puissant secours de la part de leurs Majestés. Un régiment entretenu ici deux ou trois ans mettrait fin à toutes nos craintes; mais il n’en faut pas moins, je dis entretenu, car ce pays ne peut aucunement porter cette dépense, ni même la moindre partie. Maintenant que Dieu a donné la paix à la France, un des régiments entretenus ne coûterait pas plus à l’épargne du Roi ici en Canada qu’il coûterait en France; et il sauverait ce pays, qui mérite d’être conservé pour la gloire de Dieu et l’honneur de la France. Si l’on pouvait aller attaquer ces Iroquois, ennemis de la foi, par la Nouvelle-Hollande, ce serait la voie la plus courte, et le moyen le plus efficace. M. Dubois d’Avaugour en écrit à leurs Majestés. Votre Altesse d’un seul mot y peut beaucoup. C’est dont je la supplie. Il y va du salut des âmes et de quantité de nations très peuplées, dont ces malheureux ennemis de la foi empêchent la conversion. Procurant la gloire de Dieu, il procurera la vôtre.”